

Québec français



En terre de légendes Le Saguenay-lac-Saint-Jean

Bertrand Bergeron

La littérature jeunesse

Number 150, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43995ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

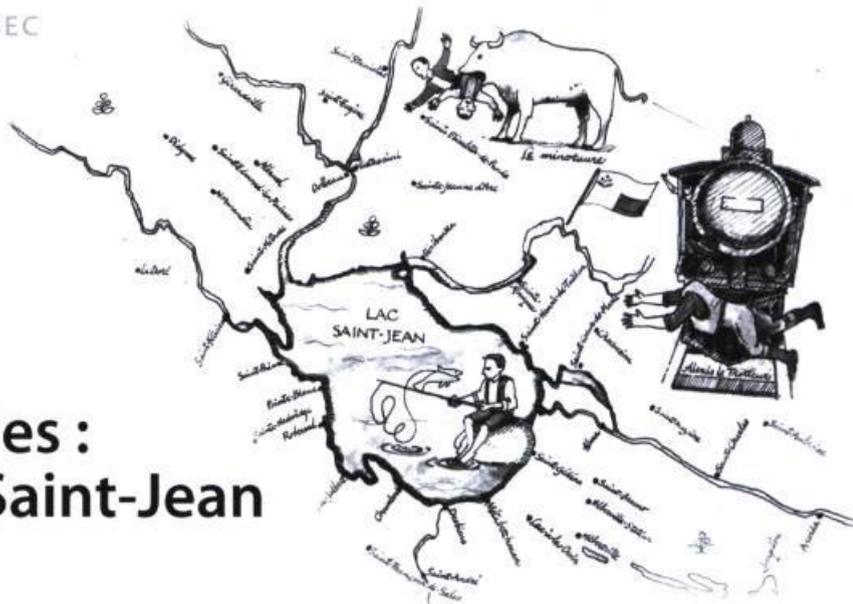
Cite this article

Bergeron, B. (2008). En terre de légendes : le Saguenay-lac-Saint-Jean. *Québec français*,(150), 32–33.



En terre de légendes : le Saguenay–Lac-Saint-Jean

PAR BERTRAND BERGERON*



Nulle autre région au Québec ne peut s'enorgueillir d'être apparue à la conscience européenne comme un territoire imaginé avant que d'être exploré et cartographié. Dès les récits de Jacques Cartier qui fondent nos lettres québécoises par sa prise de possession du pays par la parole, le Saguenay – « eau qui sort » en langue amérindienne – est appelé tour à tour terre, province, pays, royaume, royaume sans roi, hormis le cocasse intermède du roi municipal de L'Anse-Saint-Jean, Denis I^{er}, redevenu depuis Denis Tremblay, ci-devant simple citoyen.

Pour faire une histoire courte

Au cours d'une escale à Tadoussac – « mamelons » en langue amérindienne –, l'explorateur s'avisait de demander à Donnacona ce que recelait cet immense territoire séparé sur toute sa longueur par une rivière qui rivalisait d'importance avec le « père des eaux » (le fleuve Saint-Laurent, cette « route qui marche »). Le grand chef ignore la question de Cartier et ne répondit que ce que Cartier souhaitait s'entendre dire : « Car il nous a certifié avoir été à la terre du Saguenay, où il y a infini or, rubis et autres richesses, et y sont les hommes blancs comme en France, et accoutrés de draps de laine¹. »

Un état des lieux à géographie variable

Les défricheurs à qui on avait promis un royaume en partage, s'ils arrivèrent avec de maigres biens, n'en apportaient pas moins avec eux une riche tradition orale. Ce patrimoine immatériel n'encombre pas la besace du voyageur, mais forme le noyau stable autour duquel s'enracine son identité. Quand on quitte sa terre natale, on emporte avec soi des us, des coutumes, des récits qui agrémentent les temps morts et dont on va perpétuer le souvenir sur le territoire nouveau. Ainsi circulent les faits de culture orale. Tel conte qui se racontait à La Malbaie ou à Kamouraska se perpétuait sur les berges de Saguenay et sur les rives du Piékouagami. L'intemporalité du genre, sa localisation vague facilitent sa migration, que ne lui interdisent ni les barrières de langue ni la géographie.

Le destin des légendes est autrement plus complexe, car il épouse de manière intime les croyances des collectivités au sein desquelles elles se transmettent. La mentalité traditionnelle se définira autant par les légendes qui y circulent que par celles qui ne s'y rencontrent

pas. S'il fut un temps où on a cru aux loups-garous, aux feux follets, à la chasse-galerie, aux lutins, aux fantômes, au diable à la danse et *tutti quanti*, on n'y retrouvait pas mention de sorciers, de vaisseaux fantômes, de diables constructeurs de ponts ou d'églises.

Ces absences s'expliquent par la relative jeunesse de la région, colonisée à l'époque où ces croyances étaient en perte de vitesse et n'entraînaient plus l'adhésion massive de la population, et par la topographie des lieux : la navigation, par exemple, n'a pas connu l'ampleur de celle de la côte atlantique où se manifestaient des vaisseaux fantômes.

L'existence même d'un sasquatch sur les Monts-Valin, notre Himalaya à nous, apparaît aussi problématique, malgré des empreintes moulées dans le plâtre exhibées par Yvon Leclerc. De la même manière que notre mer intérieure appelait la présence d'un monstre marin pour en achever la réalité par une ouverture sur un exotisme surnaturel, les Monts-Valin aspiraient à leur Yéti sur le mode particulier du sasquatch amérindien. Certains lieux sont en attente d'un prodige : n'y manque souvent qu'une main bienveillante pour combler ce vœu.

Reste ce cochon bleu du lac Kénogami, que mentionne Bryan Perro². Malgré une bibliographie importante, l'auteur se garde bien de signaler ses sources particulières dans ce cas préoccupant à plus d'un titre. Retenons le caractère invraisemblable de son origine : 1822, navigation sur la rivière Chicoutimi d'un bateau en provenance de Québec piloté par des voleurs qui auraient fait naufrage et y auraient enterré un trésor. Le cochon serait la matérialisation de leur haine commune, une sorte d'eggrégore. Il est inutile de s'étendre sur sa couleur, tant la région l'utilise à toutes les sauces au point d'en faire une indigestion.

On s'étonnera de la pauvre représentation du bleuets comme thème. On se serait attendu au moins à une légende étimologique largement diffusée. Or il n'en est rien, à moins de l'invoquer comme une conséquence heureuse et surnaturelle du Grand Feu de 1870 : cette manne bleue surgie dans le désert laissé par l'incendie a des accents bibliques.

La quasi-absence des Illus dans les récits populaires laisse aussi perplexes. Faut-il en imputer la cause au nomadisme de cette ethnie peu nombreuse qui ne s'est pas opposée à l'arrivée des premiers colons ? Est-ce la conséquence de la Grande Paix de Montréal

(1701), qui a consommé la disparition des premiers occupants dans l'imaginaire québécois du fait de leur présence devenue trop discrète ? Leur retour en force à l'avant-scène de la conscience actuelle cristallise une culpabilité longtemps refoulée : ils nous apparaissent doublement colonisés de l'être puisqu'ils l'ont été par une collectivité elle-même dans cette situation.

Hormis ces cas d'espèce, le légendaire saguenayen et jeannois se conforme à ce qui se retrouve ailleurs dans les autres régions : le genre possède ses classiques, ses figures imposées et ses thèmes obligés. La légende est un genre sous influence, les déterminismes sociaux pèsent de tout leur poids dans leur élaboration. Elles s'insèrent dans l'espace-temps des narrateurs et des auditeurs et s'inscrivent dans la biographie des témoins de l'événement fondateur, ce qui leur vaut cette intensité existentielle qui frappe ceux qui les recueillent de première main.

Particularités du légendaire saguenayen et jeannois

Ce bref survol appelle quelques commentaires. La double origine du légendaire régional qui se manifeste d'abord par le clivage du dehors et du dedans, de l'ancien et du nouveau.

De l'époque de Jacques Cartier (1534) jusqu'à la découverte du lac Saint-Jean (1647), les Français étaient maintenus à l'extérieur du territoire. Ils ne l'appréhendaient que du dehors, au gré des dits des Autochtones, dont les récits donnés dans une langue de traduction apparaissaient vagues quant à la topographie et fantastique quant à ses habitants. Ces Blancs vêtus à l'europpéenne étaient-ils des réminiscences lointaines des Vikings de l'an mil ou une relocalisation des Espagnols établis plus au sud ? Et ces Pygmées dont parle Donnacona sans vraiment les situer ? Et ces hommes sans « fondements » (postérieurs) qui font eau seulement par devant ? À lire l'explorateur malouin, on croirait parcourir le *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callistène dans ses aspects les plus fantastiques – acéphales (hommes sans tête), cynocéphales (hommes à tête de chien), unijambistes –, et ce, à 1 800 ans de distance. Enfin, ces hommes volants étaient-ils une espèce de singes qui se déplaçaient à la manière des écureuils volants ?

À un moment de son histoire, le royaume du Saguenay participe de ce surnaturel exotique dont les explorateurs de l'époque farcissaient leurs relations. Vu du dehors, le territoire est sauvage, étrange, inquiétant. Il offre le beau paradoxe d'être à la fois la plus ancienne région du Québec et l'une des plus jeunes, si on prend en compte uniquement son ouverture à la colonisation.

Les légendes rassemblent les membres d'une même communauté parce qu'elles leur ressemblent. Qu'en est-il, cependant, de la vision qu'offre le légendaire local de son milieu ? L'image d'une société tronquée tant sur le plan narratif que sur le plan collectif. Sur le plan narratif d'abord, des trois genres dominants de l'écriture – le mythe, la légende, le conte –, deux seulement sont représentés (la légende, le conte). Il n'y a pas de mythes populaires nés spontanément de la relation de l'homme à son œcoumène. Tout au plus ne rencontre-t-on que quelques légendes étiologiques. Il faut aller chercher la cause de cette carence dans le magistère de l'Église catholique qui, pour assurer l'hégémonie de sa mythologie savante, décourageait systématiquement toute expression d'une mythologie émanant de ses fidèles. Seuls les Ilus possèdent leurs propres récits des origines formés longtemps avant l'arrivée des Blancs.

Sur le plan collectif, nous sommes une société à deux fonctions – le sacré et la nutrition/reproduction –, contrairement aux autres populations indo-européennes qui évoluent sous le régime des trois fonctions duméziliennes – sacré, défense, nutrition / reproduction. Cette situation s'explique par la Défaite de 1759 qui nous a mis hors-jeu et hors de l'histoire. La fonction de défense est détenue depuis lors par les Anglo-saxons.

Incursion dans le temps présent

L'ouverture sur le monde et l'urbanisation accélérée ont eu progressivement raison des légendes traditionnelles. Racontée aujourd'hui comme authentique, une légende de loup-garou ne provoquerait au mieux qu'un haussement d'épaules et, au pire, de la moquerie. On n'en a pas exterminé la race, elle s'est éteinte d'elle-même comme se sont éteints les dieux : en cessant d'être crus parce qu'ils n'étaient plus crédibles. Cependant, l'esprit qui a engendré ces récits est demeuré intact, vivace. Aux légendes traditionnelles ont succédé les légendes urbaines. Lorsqu'elles se sont croisées, les unes s'enfonçant dans le passé, les autres s'avançant vers l'avenir, elles ont échangé quelques thèmes à sens unique : les légendes urbaines ont conservé quelques sujets qui chagrinent encore les esprits (le diable, les anges, les fantômes, etc.). Mais comme elles rendent compte des angoisses et des peurs des collectivités qui les colportent, elles parlent désormais de sexualité, de nutrition, de l'étranger parmi nous.

Leur façon d'être s'est transformée au passage. Si les légendes traditionnelles narraient les relations entre les êtres humains et les êtres surnaturels, les légendes urbaines, sans renier leur héritage légitime, se rapprochent davantage de la rumeur et le surnaturel n'est pas toujours au rendez-vous.

Le bouche à oreille demeure toujours le véhicule privilégié de la diffusion, mais il est relayé par les médias de masse dans le cas des légendes urbaines et ne repose pas nécessairement sur un événement fondateur.

Qu'elles soient traditionnelles ou urbaines, les légendes racontent en temps réel la mentalité d'une société donnée à une époque donnée. Devant l'absurdité de l'existence, elles choisissent parfois (légendes urbaines) ou toujours (légendes traditionnelles) de déroger aux lois naturelles cautionnées par le principe de causalité. Elles jettent un pont par-dessus cette solution de continuité vers un monde surnaturel, un invisible ailleurs. En restaurant l'ordre du monde, elles évitent à l'homme d'avoir à faire le constat de son absurdité et de son chaos, constat que les légendes urbaines ne sont pas loin de cautionner.

À tout bien considérer, les légendes posent à l'homme la question de sa finalité : ou bien le monde est causé et il existe une cause première, ou bien le monde est sa propre cause et alors il est son propre dieu. C'est en cela qu'elles interrogent nos croyances de manière viscérale, qu'elles séduisent et inquiètent. □

* Professeur de littérature au Collège d'Alma.

Notes

- 1 Jacques Cartier, *Voyages en Nouvelle-France*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, p. 124.
- 2 Bryan Perro et Alexandre Girard, *Créatures fantastiques du Québec*, Montréal, Éditions du Trécarré, 1977, p. 87-89.